

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un *milieu social* qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
la Rédaction :
A Emile AUBIN

l'Administration :
A Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr. 1
Six mois	4 fr. 2
Trois mois	2 fr. 5

LEÇON POUR L'AVENIR

Encore une fois, le martyrologue de la classe ouvrière a enregistré de nombreuses victimes tombées dans la lutte contre le minotaure capitaliste.

Dans un des Etats de l'Ouest de l'Amérique du Nord, au Colorado, bassin riche de mines bitumineuses, un conflit s'est éclaté entre les travailleurs et les déteuteurs de cette richesse naturelle.

Les mineurs, mis en face de l'âpre capacité capitaliste, voulaient s'organiser, créer une force de résistance pour empêcher l'avidité de leurs maîtres. Ils tentaient à faire reconnaître leurs Unions comme étant une institution légale, un organisme nécessaire à leur défense corporative et comme un facteur de protection économique.

Les exploiteurs de cette population cosmopolite, venue du Vieux Continent pour gagner plus facilement pain et pain, ne voulaient rien admettre ni rien savoir. Bien au contraire, ils cherchaient à briser brutallement les moindres velléités de groupements. Voici ce que nous lisons dans la *Bataille Syndicaliste*, seul organe qui ait fait connaître tous les détails atroces du crime perpetré par les autorités politiques et d'exploitation au Colorado :

La grève des houillères bitumineuses du Colorado a éclaté le 23 septembre dernier. Les grévistes, pour la plupart Italiens, Slaves ou originaires des Balkans, déclamaient la reconnaissance de leur syndicat. Les cotisantes n'ont voulu admettre à aucun prix cette reconnaissance, et leur dirigeant, John D. Rockefeller jeune, a été jugé déclaré devant la commission parlementaire des mines, qu'il préférera à volontiers perdre jusqu'au dernier sou de l'argent placé par lui dans le Colorado, plutôt que de permettre à ses employés de s'organiser !

Vile canaille ! « Perdre jusqu'à son dernier sou !... » Il déchanterait bien vite si la trombe populaire l'emportait dans son tournoiement comme un fétu de paille. Un Rockefeller, ça pèse lourd dans le monde de la finance, de la spéculation et des trusts. En face de travailleurs conscients de leur valeur sociale, ce paquet d'or n'est qu'une chiffre, un rien qu'un mouchoir d'un revers de main. Ça fait le rodement, le crâneur, parce que ça se sent protégé par toutes les forces de l'ordre aidées par des bandits, des soudards armés jusqu'aux dents. Poursuivons la lecture de la *B. S.* :

Pour résister aux demandes des travailleurs, fidèles à leur tactique traditionnelle, les trusteurs ont fait appel à des jaunes, à des briseurs de grèves, recrutés dans les bas-fonds des villes de l'Est, des apaches (guérilleros), les ont armés, envoyés sur les champs de grève avec le titre de « gardes des mines ». Avec la complicité des autorités de l'Etat du Colorado et du gouverneur Ammons, ils sont allés jusqu'à les munir de mitrailleuses. Puis, ils les ont lancés contre les grévistes !

Complicité des gouvernements dans ce forfait monstrueux. Libéralisme républicain, régime aussi scélérat que l'autocratie la plus absolue. Se refusera-t-on de reconnaître, après ces exemples édifiants, que tout progrès politique disparaît quand le capital court quelques risques, est aux prises avec des difficultés créées par les spoliés.

Le gouvernement du Colorado n'a pas hésité de mettre à la disposition des trusteurs ses précieux moyens de rétablir l'ordre et d'éteindre les réclamations de ses administrés. Il n'a pas réélu de proclamer la loi martiale, le droit d'emprisonner arbitrairement et de tuer sommairement. Les milices d'Etat se sont ébranlées avec entrain pour fondre sur le peuple. Qu'en pense Jaurès et ses unités ? Lisons toujours le récit de ces lugubres événements :

Le 20 avril, à Ludlow encore, les tentes où les grévistes s'étaient abrités avec leurs familles, après leur expulsion des im-

meubles de la Compagnie, ont été assaillies par les troupes et les gardes de mines, munis de mitrailleuses. Le campement fut incendié ; des femmes et des enfants innocents — quatorze au moins ! — ont péri dans une abominable boucherie.

Avons-nous raison, nous autres anarchistes, quand nous disons que le principe d'autorité est partout féroce, quand il s'agit de défendre les priviléges des riches ? Les jeunes républiques de l'Amérique savent tout, savent égaler tout comme la plus féroce des monarchies. Le stock de réformes obtenues, les libertés relatives conquises par une lente évolution renforcée de révoltes intermittentes, tout est détruit, anéanti par le carnage. On retourne aux barbaries ancestrales, aux sauvageries les plus sanguinaires, quand les jouisseurs ont peur et tremblent de se voir dépossédés.

Ce qui se passe au Colorado montre un réalisme brutal du principe de la force unie à la féroce. Si la tranquillité est rétablie, dans ces régions de civilisation récente, par le plomb, le fer et le feu ; si la bourgeoisie reste victorieuse à la suite de ces terribles combats, il n'en restera pas moins établi que la force brutale peut changer de côté et passer au service du peuple insurgé qui en fera usage logiquement en faisant taire en lui tout sentimentalisme.

Ah ! messieurs les ploutocrates, vous pensez que la répression suffira toujours comme leçon sanguinaire donnée aux foules pour les dompter dans leurs mafias de grèves ? Détrompez-vous ! Volontiers perdre jusqu'au dernier sou de l'argent placé par lui dans le Colorado, plutôt que de permettre à ses employés de s'organiser !

Qui nous incite à cette manière de concevoir les événements prochains, à discerner qui seraient ou ce pourront être les batailles économiques qui se livreront, c'est justement ce qui s'est produit dans les combats épiques qui viennent d'avoir lieu dans l'Ouest américain. La narration suivante publiée par la *B. S.* nous édifie et nous fait espérer de grandes choses :

On ne trouvait pas de mots pour dépeindre la rage des grévistes et leur soif de vengeance. Pas besoin d'explications, de justifications, d'excuses, n'est-ce pas ? La haine était légitime et la vengeance nécessaire !

Jusque-là, les mineurs s'étaient tenus sur la défensive stricte. Ils n'avaient jamais attaqué, ils n'avaient fait que se défendre. Mais lorsque la nouvelle de ce forfait fut connue, la région se souleva toute entière.

Les grévistes se lancèrent en avant. Aux cris de : « Vengez les femmes et les enfants de Ludlow ! », ils assaillirent les villages, entourèrent les mines. Leurs colonnes occupèrent les points stratégiques. A la même heure, un haut fonctionnaire de la Compagnie, les ingénieurs, les jeunes, furent enfermés dans la gare en leur d'abord. Les exploitations furent incendiées. Des « gardes-mines » reçurent une définitive récompense. Ils pénétrèrent dans Trinidad assiégèrent et désembrassèrent des troupes de police ; il semble même qu'ils se soient emparés de mitrailleuses. Pendant douze heures, un combat fit rage dans la région d'Aguilar, où les défenseurs du capital subirent des pertes sérieuses ; un autre, moins meurtrier, eut lieu dans la région des Montagnes Noires.

Le bourgeois tortionnaire et jouissons cyniques, vous n'aurez pas l'autorité de vous plaindre, de réprocher la colère légitime de vos victimes, puisque c'est vous qui avez montré le sauvage exemple du sang qui gicle et des chairs qui pantellent. Soyez assurés que vous aurez des étonnements, des surprises qui se changeront en terreur... Les défenseurs gagneront vos troupes. Voyez ce qui s'est déjà produit :

Mais les grévistes, qui initiaient pour leurs familles et leurs foyers, recevaient à chaque instant des renforts. D'autre part, cœurs durs qu'on leur faisait jouer,

des miliciens se mutinaien. Les gens du gouvernement durent prendre peur, se rendant compte, semble-t-il, que les retranchements des grévistes étaient inexpugnables, car ils furent leurs chefs eux-mêmes qui offrirent au délégué Hawkins un arrêt.

Vous avez bien lu, n'est-ce pas ? Vous avez certainement compris : « des miliciens se mutinaien... Voilà une remarque qui en dit long et fait bien augurer de l'avenir. »

Maintenant, après avoir reçu d'Amérique ces douloureuses nouvelles ; après avoir eu connaissance de ces tragiques faits, que devons-nous conclure et que devons-nous faire en France, et principalement à Paris ?

Nous croyons qu'il faut immédiatement organiser une sérieuse campagne de presse en faveur des malheureux qui sont incarcérés. Puis, prendre des mesures à seule fin de rompre le crime silencieux observé par les grands journaux pour ne pas que le peuple connaisse ces faits odieux. De grands meetings peuvent créer l'atmosphère d'agitation qui est nécessaire. Il faut absolument affirmer notre solidarité avec les victimes pour empêcher que les bandits capitalistes n'aillent trop loin dans la répression.

Quand on apprit, il y a quelques années, l'assassinat de Ferrer, ce fut comme un frisson de réprobation qui se propagea dans le monde entier.

Les martyrs du Colorado, les enfants et les femmes morts dans les tortures des flammes de leur campement incendié, les mineurs mitraillés et noyés dans le sang : tout cela crée vengeance !

Allons ! camarades de la C. G. T., de la B. S. et de tous les groupements antiparlementaires et d'avant-garde. Allons ! tous les contempteurs des politiciens, tous les vrais révolutionnaires et tous les anarchistes, marchons ensemble dans la circonstance pour arracher nos frères, les mineurs du Colorado, des répressions qui les menacent.

Tous debout ! pour accompagner un geste de solidarité internationale.

Pierre MARTIN.



REUNIONS D'AUTREFOIS

En 1848, au Club des Indépendants.

On demanda au candidat député :

— Savez-vous nager ?

(Rires dans la salle.)

— Il n'y a pas de quoi rire, répondit le questionneur. Nous sommes, en effet, décidés à les jeter tous dans la Seine.

Et cette réplique fut l'effet d'une douche.

AGREEABLE PASSE-TEMPS

Soyez heureux, habitués du cinéma ; un grand film se prépare. Un film sensationnel qui vous fera frémir comme aux plus beaux jours de la « capture des bandits tragiques » en 800 mètres inflammables.

Une grande maison d'édition new-yorkaise a offert au gouvernement américain d'acheter trois cuirassés de réserve pour simuler un grand combat naval au cours duquel deux vaisseaux doivent couler, percés d'obus.

Le cinéma a fait son prix : dix millions. Pourtant le ministre se fait tirer l'oreille. Il y a deux ans, la même maison d'édition a déjà tourné une catastrophe de chemin de fer dont on a gardé le meilleur souvenir. On avait acheté deux tracts complets, et on les avait lancés l'un vers l'autre, pour la

CANDIDATS FANTAISISTES

Un tas de candidatures fantaisistes ont surgi à l'occasion des élections.

En face de l'amiral Biennamé, voici M. Rouxeville qui veut réformer la magistrature en un tour de main. Et ce qu'il les arrange, les magistrats. Si un anarchiste en disait la moitié autant...

M. Hersant, qui fut candidat à la présidence de la République est le candidat d'une « démocratie éduquée. »

M. Alfred Harmand, de Nancy, se proclame chef du parti républicain humoristique unifié et candidat évolué. Sa devise est : « Belle hameau, bon sens, optimisme » ; sa formule : « Il faut être gai. »

A Nantes, M. Piazzat, maréchal-fermant — ce qui lui permet de se parer du titre de Maréchal... de France — a une conception particulière de la question d'Orient ; il promet aux électeurs de résoudre le problème balkanique en... retirant les échelles du Levant.

Et cette réplique fut l'effet d'une douche.

IL N'EST PAS VRAI...

Que l'Anarchie soit composée par des jaunes travaillant au-dessous du tarif syndical.

La composition et le tirage se font dans des associations ouvrières travaillant à ce tarif.

Nous avons été induits en erreur parce que les affiches des individualistes ne portaient pas le label, ce qui avait permis aux types de coller dessus des pastilles indiquant que le travail avait été exécuté par des renégats.

Nous devons une réparation. C'est fait.

JUSTICE !

Des Echos Parisiens

En correctionnelle, après avoir entendu prononcer une série de condamnations sévères, un inculpé, affolé, s'écria en s'adressant au président Bongrand :

— « Comme je suis innocent, je vous supplie de m'accorder la loi de sûreté ! »

plus grande satisfaction des milliers de spectateurs qui s'écrasent dans les tribunes.

La catastrophe fut si bien simulée que les chaudières des locomotives firent explosion et qu'il y eut sept tués et cinquante blessés.

Il est certain que si le gouvernement américain donne son autorisation pour le combat naval projeté il y aura dix fois plus de victimes. Mais les cinémas feront cent fois plus de recettes.

UN POLITICIEN

L'unifié Sabin sera-t-il réélu dans le Tarn. Il arrive mauvais troisième après deux radicaux, mais, malgré tout, il a conservé un peu d'espérance.

C'est un être curieux, ce Sabin. Lorsqu'il fut élu comme socialiste, il venait à peine de quitter le parti royaliste. Sa femme n'était pas très faite aux choses de la politique. Comme elle rendait visite à une amie, on en vint à parler des 15.000 francs qu'allait gagner le mari.

— Il n'en aura que 12.000, il est unifié, déclara la personne chez laquelle l'heureux couple était en visite.

— Et pourquoi ? demanda Mme Sabin.

— Le Parti retient 3.000 francs.

— Et les radicaux, eux, ont 15.000 francs ?

— Certes.

— Pourquoi, Sabin, ne te fais-tu pas radical ? dit alors Mme Sabin, se tournant vers son mari.

Sabin n'aurait peut-être pas mieux demandé, n'ayant jamais été très calé sur la solution à donner à la question sociale, mais il n'osa pas.

— Ce sera peut-être pour une autre fois.

CANDIDATS FANTAISISTES

Un tas de candidatures fantaisistes ont surgi à l'occasion des élections.

En face de l'amiral Biennamé, voici M. Rouxeville qui veut réformer la magistrature en un tour de main. Et ce qu'il les arrange, les magistrats. Si un anarchiste en disait la moitié autant...

M. Hersant, qui fut candidat à la présidence de la République est le candidat d'une « démocratie éduquée. »

M. Alfred Harmand, de Nancy, se proclame chef du parti républicain humoristique unifié et candidat évolué. Sa devise est : « Belle hameau, bon sens, optimisme » ; sa formule : « Il faut être gai. »

A Nantes, M. Piazzat, maréchal-fermant — ce qui lui permet de se parer du titre de Maréchal... de France — a une conception particulière de la question d'Orient ; il promet aux électeurs de résoudre le problème balkanique en... retirant les échelles du Levant.

Et cette réplique fut l'effet d'une douche.

La composition et le tirage se font dans des associations ouvrières travaillant à ce tarif.

Nous avons été induits en erreur parce que les affiches des individualistes ne portaient pas le label, ce qui avait permis

Pour le Syndicalisme

Dans le *Libertaire* du 25 avril, notre camarade Martin donne une impression pessimiste sur le Congrès de la Fédération Bâtiment qui s'est tenu à Paris durant la deuxième quinzaine d'avril.

Après avoir constaté le manque d'enthousiasme et d'idées des congressistes du Bâtiment et leur manie du bavardage, Martin écrit :

« Et vous, anarchistes, c'est de votre faute aussi ce qui arrive. Si vous étiez rentrés au syndicat... nous ne constaterions pas cet arrêt dans l'évolution de la classe ouvrière, ce piétinement sur place qui facilite si bien l'influence corruptrice de la *jaunisse*, la désespérance des opprimés. »

Martin a raison, mais il aurait pu ajouter qu'aussi trop souvent les anarchistes qui ne s'attardent pas à rêver ou à palabrer rencontrent d'énormes difficultés pour la propagande de leur syndicalisme.

Trop peu nombreux, agissant trop en enfants perdus, nous heurtant d'ailleurs à une ignorance et à une passivité imaginables — tristes résultats du réformisme — il nous est très difficile d'obtenir des résultats brillants, immédiats et tangibles de nos efforts pour amener nos compagnons de misère à la nette compréhension de la lutte à mener contre la bourgeoisie.

Il faut bien le dire aussi, trop d'intérêts de situations ou de vanité s'opposent, chez les « syndicalistes purs », à notre action éducative. Dominés par le préjugé des gros effectifs, ayant cessé d'avoir confiance dans la masse et le bon sens ouvriers, n'étant plus aussi révoltés par les tracasseries patronales, nombre de militants à dix francs par jour voient d'un mauvais œil la propagande que nous faisons pour habiter nos camarades à faire leurs affaires eux-mêmes, sans intermédiaires d'aucune sorte, et en se débarrassant des conciliateurs dans les conflits entre patrons et ouvriers.

Notre propagation de l'esprit de révolte est déconsidérée sous le nom d'insurrectionnalisme et, pour mieux nous combattre, on nous traite de désorganisateurs.

Les « antifonctionnaires » veulent bien, dans la lutte de places qu'ils mènent contre de soi-disant militants indispensables, se servir des anarchistes, mais avec la volonté arrêtée de ne pas faire une propagande de principes. On s'en tient aux nécessités de l'heure présente, négligeant ainsi, comme ceux que l'on critique, les intérêts moraux et généraux de la classe ouvrière.

Rarement ceux qui ont la prétention d'être partisans de l'action directe luttent contre le réformisme enfantin et le corporatisme égoïste qui, pourtant, menacent de faire du syndicalisme révolutionnaire un vague mutualisme trade-unioniste.

Tel militaire qui prononça au Congrès du Bâtiment contre l'inamovibilité des fonctionnaires syndicaux un discours retentissant ne protesta jamais contre une décision corporatiste de son syndicat réservant le meilleur travail au profit des syndiqués de cette organisation.

C'est ainsi que certains syndicalistes révolutionnaires comprennent la propagande. On ne propage pas des idées, on combat ou on fait « mousser » les individus.

On a été à Berlin. On est revenu enthousiasmé par le spectacle des organisations allemandes. Après avoir — au moment de sa jeunesse et de sa foi — cru à la force des minorités agissantes, on croit maintenant le contraire, à la puissance du nombre.

Et c'est ainsi que, comme les politiciens socialistes, on en arrive à avoir un programme minimum de réalisations immédiates pour attirer la clientèle ouvrière. Pour ne pas l'affrayer, on cause de moins en moins d'action révolutionnaire et l'on fait le moins possible de mouvements de solidarité.

Le syndicalisme ainsi compris en arrive au réformisme le plus pâle, au corporatisme le plus plat.

C'est à nous, anarchistes, de remonter le courant.

Il nous faut pousser à l'action la masse des syndiqués à demi-satisfaites et les phrasEURS qui l'endorment.

Chaque fois que cela est possible, nous devons combattre ce corporatisme mesquin dont on veut alourdir notre syndicalisme pour en faire une succursale du parti des Basly, des Briquet et des Jaurès. Comme souvent ce qui semble être l'intérêt particulier d'une corporation est contraire à l'intérêt général, nous n'avons, pour faire échec aux réformistes et à leur besogne d'émasculation révolutionnaire, qu'à défendre toujours les intérêts généraux du prolétariat.

Certes, nous le savons, à faire cette

propagande, à combattre les marchands de sommeil politiciens et corporatistes, il y a peu de profits personnels à espérer, mais beaucoup de calamités à supporter, d'excommunications à subir.

Mais notre cause n'est-elle pas la plus juste et notre idéal le plus beau ?

Si nous voulons que la prochaine révolution soit faite dans le sens de nos idées de liberté, il nous faut les proposer sans aucune compromission. Pour cela, quel meilleur endroit que le syndicat ouvrier ? Dans celui-ci, seuls des exploitants sont admis. Par le seul fait qu'ils souffrent injustement du régime social actuel, les ouvriers ont tendance à être mécontents. C'est à nous, en présentant d'exemple, d'en faire des révoltes.

Inculquer aux travailleurs la haine des maîtres, démasquer les endormeurs politiciens ou autres, corriger l'exploiteur, n'est-ce pas la besogne de l'anarchiste ? Eh bien ! on peut faire cela au syndicat.

Apprenons aux ouvriers à se passer de chefs, à agir par eux-mêmes, nous redonnerons de la force à nos organisations.

En propagant cette forme de l'anarchisme ouvrier qu'est l'action directe, nous augmenterons davantage la force revendicatrice du syndicalisme plus que tous les phrasEURS qui discourent dans les congrès.

A l'œuvre donc, anarchistes !

Pour abattre les chefs et développer le syndicalisme ouvrier, ne négligeons aucun effort, employons tous les moyens.

Et souvenons-nous que la Révolution expropriatrice sera la résultante de l'action syndicale telle que nous la concevons.

Aug. LEGROS.

Les affiches se suivent...

On l'on voit les candidats, après s'être engueulés copieusement pendant un mois, s'entendre comme larrons en foire pour faire marquer le bétail électoral.

Il y a quinze jours, j'ai relaté aux lecteurs du *Libertaire* quelques incidents survenus à Trépigny-Dindon au cours de la campagne électorale.

Désireux de compléter mon instruction civique — j'avoue humblement que j'en ai besoin — je suis retourné dans ce charmant pays. Je ne veux pas faire un nouveau compte rendu de réunions ; il me suffise de dire que toutes ressemblent à celle dont j'ai parlé il y a quinze jours.

Désespérant d'apprendre quelque chose dans les meetings, à cause des hurlements des électeurs et des invectives des candidats, je résous de lire toutes les affiches afin de me renseigner sur les différents programmes.

Pour l'éducation de nos camarades, je donne ici *en extenso* le texte de deux placards du citoyen Bourre-Lecrane, candidat radical unifié. Je suis certain qu'en présence des déclarations invariables de ce politicien, nos camarades, comprenant enfin qu'il est faux de dire que les candidats changent d'opinion, auront tous à cœur de remplir dimanche prochain leur devoir de citoyen.

AUX ELECTEURS !

Nous faisons un dernier appel aux citoyens Trépigny-Dindonais. Tous, nous en avons la certitude voteront comme un seul homme pour le candidat de la République et indivisibilité.

Je m'abstiendrais de parler du réac G. d'Empêche ; vous l'avez jugé à sa juste valeur et pas une voix ne s'égartera sur le nom de ce descendant des Chouans.

Le citoyen Montelocou est le complice des saboteurs, des sans-patrie, des anarchistes.

Voter pour lui, c'est voter pour Bonnot.

Si vous voulez voir la France meurtrie

vos maisons brûlées, vos femmes violées.

Si vous voulez revoir les pétroliers de la

Commune, si vous voulez entendre les bombes de Ravachol, voter pour lui !

Mais si vous en avez assez des énergumens des bandits, des voleurs, de ceux qui veulent vous prendre vos maisons et votre argent de vos portefeuilles, votez pour moi.

A bas les voleurs et les trahisseurs !

Vive la République !

Vu le candidat : BOURRE-LECRANE.

AUX ELECTEURS !

Je remercie les 600 électeurs qui m'ont accordé leurs suffrages. Fidèles à la discipline républicaine, je me retire de la lutte et vous demande de voter au deuxième tour pour le citoyen Montelocou, seul candidat républicain.

En lui accordant vos voix, vous ferez œuvre d'honnêtes gens, de bons républicains et de bons Français.

BOURRE-LECRANE.

Ayant terminé la lecture de ces deux affiches, j'ai failli devenir fou.

Que signifiait tout cela ? Comment, Montelocou traité de crapule au premier tour de scrutin, était-il devenu subitement un honnête homme ?

J'ai repris mon train, désespérant de ne jamais comprendre un mot à la politique.

EMILE AUBIN.

Hier ! Aujourd'hui ! Demain !

A Floss Aldridge.

Tis Springtime ! C'est le Printemps !

Oui, c'est le Renouveau, et c'est la joie dans les coeurs. Etres et choses sautent gaiement le retour du dieu Printemps. La Nature s'est faite belle — les ardents baisers de Phœbus l'ont fécondée.

Dans les arbres verdoyants, hier encore hideusement dépouillés de leur feuillage, les oiseaux chantent joyeusement tout en construisant le « home » fragile et délicat où s'élèveront les petits de demain. Ils sont heureux, les charmants lutins ailés, rien ne manque à leur honneur ; ils possèdent tout ce qui rend la vie belle : Amour et Liberté.

L'aubépine fleurie embaumé les discrètes sentiers qui suivront le soir de jeunes couples amoureusement enlacés, tandis que là-haut, dans le ciel, Séléna se promènera au milieu d'une auréole de diamants, et que ses rayons pâles

glisseront doucement sur les choses, les estompant d'une ombre indécise et légère — comme les rêves de bonheur.

C'est le Printemps, c'est le Renouveau, et c'est la joie dans les coeurs. Ah ! que la Vie sera belle... si les hommes savaient vouloir.

**

Hier... Hier, c'était le massacre.

Eh, oui, le premier mai, ce jour de fête où la Nature sourit, où tout semble aspirer à l'unique joie de vivre, ce jour-là entendait crépiter la fusillade. Le premier mai est un jour rouge qui doit figurer en lettres rouges dans l'histoire du prolétariat. Et c'est pourquoi il ne peut être un jour de fête, mais un jour de bataille.

Hier... Hier, ce fut Chicago, La Martinique, Chalon, Fourmies, Terre-Noire, et combien d'autres qui ne peuvent être rappelés... Ils sont trop. Des travailleurs knifessifs, désarmés, pacifiques, demandaient le droit de vivre en travaillant ; ils réclamaient une petite part du superflu des riches, et les riches ré-

pondirent par le massacre. Ces cadavres là n'ont pas encore été vengés. La tache rouge, la tache sanglante couleur d'églantine, souille toujours le premier mai. Quand donc Hier aura-t-il sa revanche ? Quand donc les morts — nos morts — seront-ils vengés ?

Aujourd'hui... Aujourd'hui, c'est la souffrance.

Eh, oui, le premier mai, ce jour où dans la Nature, tout est gaieté et sourires, où tout semble voguer vers le bonheur de vivre, ce jour-là est souffrance.

Le premier mai est un jour de souffrance dont les pages pourraient s'écrire avec les larmes brûlantes des mères et des petits.

Et c'est pourquoi il ne peut être un jour de joie, mais un jour de combat.

Aujourd'hui... Aujourd'hui, c'est la misère grandissante, l'insécurité du travail, l'angoisse du lendemain, l'escravage moderne mille fois plus pénible

que le servage de l'antique île, les privations de toute sorte, et combien d'autre souffrances qui pourraient être énumérées.

Mais partout aujourd'hui, les travailleurs s'organisent, s'éduquent et luttent. Chaque premier mai, depuis le massacre de Chicago, voit l'armée du Travail défiler dans les artères des grandes cités du monde. Ce sont les régiments de la Misère en marche vers Demain. Dans les yeux brillent et la Haine et l'Espoir : Haine d'une société où tout n'est que souffrance ; Espoir d'un monde où tout sera bonheur.

Demain... Demain, ce sera la joie.

Eh, oui, le premier mai de demain sera un jour de fête et de joie... si les travailleurs le veulent. Demain ne connaît plus ni la misère, ni la souffrance.

Demain tout sera sourires et bonheur. Les humains libérés et réconciliés feront le retour du dieu Printemps au milieu des chants d'allégresse. Le Travail sera glorifié, car il sera libre. Les voix cristallines des petits s'uniront aux voix argentines des oiseaux dans un même chant d'amour. Les mères échangeront de doux projets d'avenir en se penchant sur le berceau des derniers-nés ; et les pères discuteront fraternellement de l'embellissement des cités. Les vieillards aux cheveux blancs raconteront aux jeunes hommes attentifs les souffrances et les luttes du passé, pendant que les jeunes filles rieuses les couronneront de fleurs et de feuillage...

O premier mai des moissons rouges, premier mai du Demain Libre, premier mai après lequel mon âme de foi et de lutte aspire, quand seras-tu... ?

Leon TORTON.

Londres, 1^{er} Mai 1914

Banditisme d'Outre-Mer

Les persécutions féroces contre nos amis ne sont plus des faits isolés, se produisant dans tel ou tel pays éloigné, resté en dehors du cycle de la civilisation moderne. Non, toute une avalanche des pires cruautés et de l'arbitraire le plus éhonté menace en ce moment d'emporter tout ce que le travail patient et persévérant de plusieurs générations et d'une multitude de martyrs et de lutteurs désintéressés avaient édifié au cours des siècles. Depuis que notre comité fonctionne, les cas nécessitant notre intervention, se sont multipliés d'une façon effroyable. Ce n'est plus seulement contre le gouvernement barbare de l'Argentine et de Cuba, contre la détention de Masetti en Italie, les victimes de Culera et du Rio-Tinto en Espagne que nous avons à éléver nos véhémentes protestations. Chaque jour nous apporte la nouvelle de quelque nouveau méfait.

Dans son numéro du 31 janvier dernier, le *Libertaire* a déjà signalé le cas de plusieurs camarades mexicains,

menacés d'exécution capitale. Tout en sachant combien il est difficile de déclarer ici en France une vigoureuse campagne de protestation contre des faits

qui se sont passés dans des pays lointains, cette affaire est d'une gravité tellement poignante, que nous sommes décidés à faire tout notre possible pour arracher les travailleurs français à leur indifférence. Protester contre les faits quand ils sont accomplis, quand l'irréparable est fait, cela ne suffit pas. Déjà plusieurs fois la mort a été plus vite que l'action prolétarienne. Les martyrs de Chicago, Ferrer, Kotoku et ses compagnons sont tombés parce que les gestes qui auraient pu les sauver, n'ont pas été esquissés ou parce que la colère et la douleur du peuple révolutionnaire se sont manifestées trop tard. Si nous étions des hommes conscients, si la solidarité et la fraternité étaient vraiment les liens si solides comme nous aimons à l'affirmer, il ne faudrait pas des appels répétés pour que chacun prenne immédiatement son poste de combat, que chacun sente le besoin irrésistible de se jeter dans la lutte et de contribuer à son action personnelle, jointe à celle de tous les autres à arracher la proie à ces immenses châcals.

Le 11 septembre dernier, un groupe de révolutionnaires, bien armé et équipé, voulait se rendre à la frontière mexicaine en passant par l'Etat de Texas, pour y joindre à ceux qui luttent pour l'affranchissement du peuple mexicain. Encore sur le territoire des Etats-Unis, ils furent surpris par une embuscade, perdant le bon camarade libertaire Silvestre Lomas qui tomba tué par une balle ennemie. Les révolutionnaires au cours de cet engagement réussirent à capturer deux de leurs agresseurs, un nommé Buck et le lieutenant Ortiz.

Continuant leur marche vers la frontière, ils se trouvèrent le lendemain 12 septembre en face d'un nouveau groupe ennemi. Celui-ci étant assez important, nos camarades eurent un arrangement avec les troupes, cherchant à éviter une effusion inutile de sang. Le prisonnier Buck fut rendu à la liberté et les révolutionnaires autorisés de continuer leur marche vers le Rio Grande (fleuve formant la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique), sans être inquiétés.

S'approchant déjà au lieu de destination, le matin 11 septembre ils furent attaqués par une force supérieure de soldats américains, gardes ruraux, etc. Un combat s'engagea, pendant lequel le liberto

taire Juan Rincon fut tué, les camarades Cisneros et L. Vasquez blessés, et Rangel, Alzalde, Perales, Mendoza et quelques autres furent prisonniers.

José Guerra, qui avait dirigé la colonne le 11 septembre, exécuta alors l'officier américain Ortiz, qui avait été fait prisonnier le premier jour. Cette exécution devait servir de prétexte au gouvernement hypocrite des Etats-Unis pour frapper impitoyablement nos amis.

Tous les prisonniers furent accusés d'être les auteurs du meurtre d'Ortiz.

Déjà quelques condamnations ont été prononcées contre Serrato à 25 ans de travaux forcés, Lino Gonzalez à 6 ans, Jesus Gonzalez à 90 ans (!) et Leonardo Vasquez à 15 ans de bagne, Rangel, Alzalde et les autres n'ont pas, encore été jugés, si on peut appeler jugement une pareille comédie où toute l'accusation se base sur les témoignages suspects du mercenaire Buck, mais étant donné la haine

Crimes Passionnels

Madame Debiesse qui avait tué son mari parce qu'il la trompait vient d'être acquittée par le jury de la Seine.

Le mari était un vilain Monsieur, il vivait de la prostitution de sa femme ; c'est surtout à cette circonsistance que l'accusation est due.

D'ordinaire la justice a en cette matière deux poids et deux mesures suivant que c'est le mari qui tue la femme ou la femme qui tue le mari.

Ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est que le code civil lui-même, s'il n'apprécie pas tout à fait, du moins excuse, le meurtre de l'épouse adultera par son mari qui la surprend en flagrant délit. On trouve au vingtième siècle encore dans la loi le droit de vie et de mort du mari sur la femme, vestige de la plus lointaine barbarie !

Je ne crois pas qu'il se trouverait beaucoup de juristes, même parmi les plus réactionnaires, pour soutenir le bien-fondé d'un pareil droit ; néanmoins l'article du code en question est loin d'avoir perdu tout pouvoir ; aussi, alors que l'épouse meurtrier est en peine certaine de l'accusation, l'épouse meurtrière est souvent condamnée à quelques années de prison.

Dans l'un comme dans l'autre sexe, la crise passionnelle est une absurdité en temps qu'une horreur.

L'amour trahi est certes un grand malheur. Je me souviens toujours du spectacle que m'a donné un jour une jeune femme que son ami avait abandonnée après huit ans de vie commune. Elle appela la mort, elle se roula sur son lit comme si elle eût été en proie à la plus violente des douleurs physiques. Elle se serait certainement suicidée si on ne l'avait pas surveillée.

Mais le malheur que nous cause un être aimé nous donne-t-il, si grand soit-il, un droit sur sa vie ? Certainement non.

Tout le mal en cette question vient de l'idée de propriété que l'on introduit dans l'amour.

L'homme, alors même qu'il est cultivé, pense que la femme qui s'est, suivant l'expression courante (expression odieuse à mon avis) donnée à lui lui appartient dans sa chair ; épouse ou maîtresse elle est sa chose et ne saurait sans crime penser à un autre homme.

Quelle situation épouvantable que celle de la compagne d'un homme jaloux. Elle doit lui rendre compte de ses moindres sortes. Où es-tu allée ? Combien as-tu mis de temps pour faire cette course ? Il faut tout l'avilissement ordinaire des mentalités féminines pour supporter pareille situation.

Parfois c'est au contraire la femme qui est jalouse ; mais le cas est moins fréquent, car l'opinion traditionnelle admet encore que le mari est le maître de la femme et que si l'épouse ou la maîtresse appartient à son compagnon, l'époux et l'amant eux demeurent libres.

On donne, à mon avis, beaucoup trop d'importance au geste sexuel.

Lorsque la civilisation aura progressé il en aura bien moins. Preuve d'amour de deux êtres de sexe différent,

il ne conférera de droits ni à l'homme sur la femme, ni à la femme sur l'homme.

Je vois très bien même des ménages où tout en restant bien unis, l'homme comme la femme se permettraient de temps à autre des fantaisies.

Cela existe d'ailleurs dès aujourd'hui, mais les fantaisies ne sont admises que du côté mâle.

J'ai des passades, disent les hommes, mais cela ne m'empêche pas d'aimer ma femme. Pour ma femme et pour mes maîtresses mes sentiments sont différents. Celles-ci éveillent en moi des désirs passagers. Ma femme, elle, a mon amour et aussi mon amitié.

J'apprécie tout à fait ces idées, seulement il ne peut y avoir de justice que si on les admet pour les deux sexes.

L'acte sexuel n'engage à rien ; voilà le principe directeur de l'amour futur. Mais pour qu'il puisse être appliqué il faut que cet acte ne lèse pas la femme.

Quelle ignominie que la conception de la virginité comme un capital !

Emancipée économiquement dans la société ; la femme ne concevra plus l'amour, en mariage ou en union libre comme une situation ; simple effet d'une attirance fugace ou durable ; il ne la diminuera en rien et après comme avant elle continuera d'appartenir exclusivement.

Les peines d'amour chantées par les poètes disparaîtront-elles ?

Il faudrait pour le croire connaître mal le cœur humain. Très souvent il arrivera que l'un aime encore alors que l'autre n'aime plus. Celui qui aime encore souffrira, certes, mais lorsqu'on aura enlevé de la sexualité l'orgueil, la vanité, l'instinct de propriété, la volonté de puissance, rares seront ceux qui vengeront à coup de revolver leurs déboires d'amour.

DOMAINE MADELEINE PELLETIER.

EN PROVINCE

DANS LE SUD-EST

Décidément dans notre contrée, les trots-mans n'ont pas trop un bon accueil. Dans Vaucluse, à Cavallion, Sorgues, Cheval-Blanc et J'en passe, l'ignoble Pourqueray de Boisseron a été conspué, hué par les travailleurs en colère. Mais à mat

au premier tour, le gredin sera battu au second. Le radical Sérée ou le socialiste Gourdeau, celui qui des deux le remplace, ne vaudra peut-être pas mieux et défendra le même programme : la défense des privilégiés capitalistes. Quant est-ce que les électeurs comprendront ?

Dans les Basses-Alpes un des chefs de la Fédération des Gauches, le singe J. Reichert est sur le point de perdre son mandat. Partout où il a passé, nos camarades bas-alpins lui ont rendu les honneurs que l'on doit à une crapule de marquise. Pour longtemps il gardera des souvenirs de la campagne 1914. Même les électeurs les plus modérés ont dit sa vérité à ce voyou bourgeois. Bravo les amis ! continue votre besogne, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Dans une partie des Bouches-du-Rhône, la lutte est vive. Dans l'arrondissement où lute Sixte-Quenin, une nuée de candidats bâtaris sont tombés sur le pays comme une pluie de souterelles. Radicaux et patriotes ont été partout leur sale ordure et débité à l'imbecile électeur les boniments les plus mensongers.

terre. Alors commença une nouvelle lutte désespérée. Kammerer, qui possédait une force héroïquement se défendant comme un lion. Il se débattit comme un forcené, die tribu autour de lui des coups de poings et des coups de revolver, et pendant qu'un agent, agenouillé sur sa poitrine, essayait de le ligoter, il réussit encore à déchirer son armé, blessant grièvement l'agent à la cuisse. Dix fois il essaya à se relever, mais chaque fois la foule avide de vengeance, le rejetait par terre. Même lorsqu'il fut ligoté des pieds et des mains à l'aide de ses cordes, il cherchait encore à se libérer.

Etant déservi, il fut jugé par un conseil de guerre et condamné à mort. On l'accusa d'autre un assassinat, commis avec Stellmacher sur la personne de l'agent de change Eiser, mais la preuve n'a jamais pu être faite.

Le 10 janvier 1884, Eiser et ses deux enfants furent trouvés assassinés. Les auteurs avaient emporté de l'argent et des articles d'une valeur approximative de 4.000 florins.

Tes titres qui pour être vendus avaient été envoyés à Pest, amènerent l'arrestation de plusieurs révolutionnaires connus, Fried, Scheffler et Prager. Leur procès se termina par la condamnation de tous à des peines de plusieurs années de prison pour complot.

Quinze jours plus tard, le coup de fusil de Hermann Hellmacher abattit l'agent secret Bloch. L'arrestation de Hellmacher était également précédée d'une lutte désespérée. Malgré ses dénégations énergiques, le meurtre d'Hellmacher, et des enfants lui fut imputé. Hellmacher, comme Kammerer, fut condamné à mort et pendu.

Ces actes de terrorisme donnaient le prétexte de proclamer l'état d'exception sur Vienne et ses faubourgs, sorte d'état de siège qui autorisait la police d'interdire les journaux, d'expulser toute personne suspecte, de dissoudre les sociétés et les réunions, d'ouvrir la correspondance, etc.

Quelques jours de ce régime suffisait pour expulser environ 500 militants, les plus actifs, frappant leurs familles de la plus atroce misère. A peine avaient-ils trouvés du travail quelques part, qu'assister police et gendarmerie commençaient à les traquer jusqu'à ce qu'ils quittent le pays pour chercher un asile à l'étranger (Suisse, France, Angleterre et Amérique).

Mais le gouvernement, dans son désir

de défenseurs de la pourriture bourgeois vont triompher, mais non sans peine, car dans beaucoup de localités, un nombre imposant de jeunes camarades malmenent les défenseurs du capital et des « trois ans ». Notre propagande révolutionnaire commence à porter ses fruits : les jeunes cervaux réflechissent et deviennent des futurs révoltés. Demain, tous les Vendéens provocaux, tous les défenseurs de l'ordre bourgeois trouveront à qui parler.

LE CAILAR

Cette année, comme tous les ans, nos camarades du Cailar ont fêté le 1^{er} mai. Après la réunion, suivant en cela un usage assez répandu en province, les jeunes gens, garçons et filles, décideront de terminer la journée par des danses.

En général, tout va pour le mieux quand on laisse les gens agir à leur guise et que l'autorité ne fourre pas son nez dans ce qu'on regarde que les débordements. C'est l'avis de tous les gauchards, mais non du même socialiste Cailar. Ce vilain bougre émit la réglementation de réglementer la danse et il exigea que la jeunesse danserait sur la place publique, bien que celle-ci ne fut nullement disposée pour cela.

Aussi, jeunes gens et jeunes filles protestèrent et demandèrent poliment d'abord, en criant plus fort ensuite, la permission de danser dans les halles publiques.

Fureur de Mousset le Maire. « Je veux me venger », maugréa-t-il digne éléphant. Et il défendit immédiatement de jouer de la musique dans toutes les salles de danse de la localité.

Il existe encore des gens qui préconisent la conquête des pouvoirs publics et qui paient avec attendrissement de la société qu'ils promis d'esquiver Jaurès.

Zut pour cette société-là, car l'attitude grotesque de notre unité d'énorme don nous a un avant-gout de ce qui se passerait si les sociaux arrivaient au pouvoir.

S. et M.

LYON

Au Syndicat de l'O. T. L.

Je crois, jusqu'ici, qu'un syndicat avait pour mission d'obtenir, pour ses adhérents, des améliorations matérielles et morales. Ce n'est pas l'avis des dirigeants de l'O. T. L., car, depuis des années, ils se bornent à discuter sur des chinoiseries n'appartenant aux adhérents aucun avantage.

Ainsi, pour les deux jours de fêtes de Pâques, ils ont demandé aux syndicats de se rendre au travail en tenue civile. Croyant que j'avais le droit de garder tout le temps le costume qui me plairait, j'ai voulu recommencer le lendemain à m'habiller à ma guise ; hélas ! j'ai été rappelé vêtement à l'ordre et au respect des décisions syndicales.

Les travailleurs n'ont-ils donc pas d'autres revendications à formuler et devons-nous nous contenter de faire, à propos d'une chinoiserie administrative, un geste platonique de temps en temps.

Des questions sérieuses sont en souffrance et il serait utile de nous en occuper.

L'explosion qui va s'ouvrir dans quelques jours est une excellente occasion pour obliger les dirigeants de la Compagnie à nous accorder enfin des améliorations. Or, le Syndicat ne nous paie pas et il ne paraît pas que les « manitous » ouvriers aient l'intention d'organiser un mouvement. Dans ces conditions, nous sommes en droit de leur demander ce qu'ils font au Syndicat et quelle est l'utilité de celui-ci.

Répondez, messieurs, vous qui vouliez toujours avoir raison !

Claude Journe,

Le Premier Mai

La pacifiste procession du premier mai célébrée s'est déroulée ici dans un état de calme. Le cortège a été pour les bourgeois lyonnais la grande distraction, le « clou » de la journée. Quelques-uns ont accueilli la manifestation avec le sourire ironique et incrédule de ceux qui se croient invincibles. D'autres — et ceux-là sont le plus grand nombre — ont regardé... et n'ont pas compris.

Et toi, populo, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Dans la partie des Bouches-du-Rhône, la lutte est vive. Dans l'arrondissement où lute Sixte-Quenin, une nuée de candidats bâtaris sont tombés sur le pays comme une pluie de souterelles. Radicaux et patriotes ont été partout leur sale ordure et débité à l'imbecile électeur les boniments les plus mensongers.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As-tu compris que si demandé on te demandait de marcher contre une Basfille moderne quelconque, tu dérives, mais ce n'est pas contre un seul charlatan qu'il faut s'acharner, c'est contre tous.

Le travail populaire, qui formait la foule de « camarades », as-tu compris ce que l'on voulait de toi ? As

